



Histoire de l'éducation

115-116 | 2007

L'éducation des filles XVIII^e-XXI^e siècles

KNIBIEHLER (Yvonne). – *Qui gardera les enfants ? Mémoires d'une féministe iconoclaste*

Paris : Calmann-Lévy, 2007. – 319 p.

Rebecca Rogers



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1433>

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2007

Pagination : 256-258

ISBN : 978-2-7342-1101-3

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Rebecca Rogers, « KNIBIEHLER (Yvonne). – *Qui gardera les enfants ? Mémoires d'une féministe iconoclaste* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 115-116 | 2007, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1433>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Tous droits réservés

KNIBIEHLER (Yvonne). – Qui gardera les enfants ? Mémoires d'une féministe iconoclaste

Paris : Calmann-Lévy, 2007. – 319 p.

Rebecca Rogers

RÉFÉRENCE

KNIBIEHLER (Yvonne). – *Qui gardera les enfants ? Mémoires d'une féministe iconoclaste*. – Paris : Calmann-Lévy, 2007. – 319 p.

¹ Pionnière de l'histoire des femmes en France, Yvonne Knibiehler nous livre, à 85 ans, ses mémoires « d'une féministe iconoclaste ». Le titre en dit long sur le positionnement politique et intellectuel de cette grande dame de l'histoire des mères : il met en évidence son souci que les femmes puissent concilier carrière professionnelle et « maternité heureuse » et son sentiment d'avoir été mal comprise au sein du mouvement féministe dans sa défense de la maternité, qualifiée de « pièce maîtresse de l'identité féminine » (p. 147). Ces mémoires constituent ainsi un plaidoyer pour que le féminisme repense son rapport à la maternité. Convoquant tour à tour leçons d'histoire et souvenirs personnels, Yvonne Knibiehler propose une large fresque où il est question de sa vocation d'historienne, de sa carrière d'enseignante dans le secondaire puis à l'université, et, surtout, de la manière dont elle a concilié sa vie professionnelle avec sa vie de mère. Son engagement féministe prend racine dans les enjeux de la conciliation entre les deux rôles, dans un contexte où émerge la question des femmes.

² La notion de transmission constitue le fil directeur de ce récit de vie. Dans un premier temps, Y. Knibiehler nous fait découvrir trois figures maternelles – ses deux grands-mères et sa mère – et s'interroge sur la conscience politique et féminine qui lui a été transmise dans ce milieu petit bourgeois provincial. Élevée dans la morale catholique

traditionnelle, elle décrit une ambiance familiale plutôt heureuse, où les femmes sont peu préoccupées par la politique. Elles ont d'ailleurs reçu une éducation limitée : seule, sa mère a le certificat d'études, même si Y. Knibiehler se souvient de sa grand-mère paternelle comme d'une lectrice assidue. Ces femmes lui ont transmis, semble-t-il, le respect de la religion et de la sociabilité festive associée à ses rites. C'est plutôt son père qui l'a poussée vers les études secondaires et l'a encouragée à passer l'agrégation, alors que sa mère redoutait que de telles études la conduisent à devenir vieille fille. Son mariage avec Jean Knibiehler en 1947, après quelques années d'enseignement dans un lycée de jeunes filles, ouvre une nouvelle période dans la vie de la mémorialiste, pour qui la relation mère-enfant devient le souci prédominant en ce temps du baby-boom.

3 Les trois enfants de la famille Knibiehler sont nés au Maroc. Visiblement, c'est l'expérience du protectorat finissant qui a fait germer les premières idées de contestation des ordres établis. En effet, si ces années sont celles où la jeune enseignante découvre les joies et les tribulations de la maternité, la vie au Maroc lui fait aussi découvrir l'importance des hiérarchies et des rapports de domination. Ses élèves du lycée de garçons d'Oujda lui ont signifié que ses efforts pour enseigner l'histoire du Maroc n'étaient pas son affaire en tant que Française. De retour en France en 1954, elle expérimente la mixité dans le lycée d'Enghien-Montmorency, expérience jugée plus tonique que celle de l'enseignement aux jeunes filles d'Avignon, puis d'Aix, où s'achève sa carrière d'enseignante du secondaire.

4 Les années 1960 sont celles de la contestation, aussi bien dans la société française que dans la vie personnelle d'Y. Knibiehler, qui arrive au féminisme par des voies d'abord intellectuelles. Nommée assistante à l'université de Provence, elle se lance, contre l'avis de certains des professeurs, dans une thèse d'État sur François Mignet, collaborateur d'Adolphe Thiers. Si ce projet biographique et historiographique paraît peu propice à l'élaboration d'une pensée féministe, c'est de la découverte de la personnalité de la princesse Belgiojoso et de ses rapports avec Mignet qu'est née sa prise de conscience des discriminations liées au sexe. Puis c'est la lecture d'Engels, de Bebel et de Simone de Beauvoir qui détermine véritablement son engagement féministe.

5 Les enjeux de l'éducation religieuse et sexuelle de ses enfants, puis de la transmission des connaissances historiques aux élèves de collège et de lycée, sont relayés dans les années 1970 par ceux de la transmission scientifique, avec, notamment, la naissance en 1971 du Centre d'études féminines de l'université de Provence, le premier de ce genre en France. Cette histoire, bien moins connue que celle des initiatives parisiennes prises sous l'influence de Michelle Perrot, est passionnante dans ce qu'elle révèle du bouillonnement interdisciplinaire qui prévaut dans ces années-là. Comme dans les pays anglo-saxons, la naissance d'enseignements sur les femmes a été l'occasion d'ouvrir les portes de l'Université aux femmes qui travaillaient pour qu'elles acquièrent une formation. C'est dans le contexte de plusieurs procès féministes qui se déroulent à Aix-en-Provence qu'Y. Knibiehler a compris que « l'histoire des femmes pouvait servir un militantisme éclairé » (p. 210). S'ensuit un engagement de longue durée autour de l'histoire des mères et de la maternité, qui commence par des enseignements universitaires (à partir de 1976) et qui débouche sur de nombreuses publications, souvent en collaboration. Si Y. Knibiehler a rapidement pris ses distances avec un mouvement féministe national, c'est pour mieux se plonger dans des collaborations locales fécondes, qui ont en particulier donné lieu à *Marseillaises. Les femmes et la Ville* (1993) et à une biographie de la première femme ministre, Germaine Poinso-Chapuis, originaire de Marseille.

6 Comme les travaux d'Y. Knibiehler sont bien connus et bien diffusés, de son *Histoire des mères* (1980) à son ouvrage le plus récent, *La Sexualité et l'histoire* (2002), l'intérêt de ses mémoires réside moins dans l'exposé, nécessairement bref, de sa thèse centrale sur la montée du pouvoir médical sur le corps féminin, que dans l'explicitation de sa démarche : des influences théoriques qui ont nourri sa pensée (en particulier, celles de la sociologue Christine Delphy et de l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu) et de l'importance qu'il y a pour elle à inscrire la maternité au cœur d'un questionnement féministe. Elle se défend clairement des critiques qui lui ont été adressées en soulignant combien sa vision de la maternité est contextualisée et non pas inscrite dans une quelconque vision essentialiste de la femme.

7 L'histoire des générations féministes de 1945 à nos jours reste à faire et les mémoires d'Y. Knibiehler apportent de précieux témoignages sur la nature de la transmission entre générations et la difficulté de construire une mémoire féministe qui rende compte de la complexité des clivages intellectuels et théoriques de l'époque. Dans ce récit, la transmission des savoirs scientifiques et civiques l'emporte largement sur la transmission des savoirs ou savoir-faire féminins. Certes, même ce qui touche à la vie privée est politique, mais la vie personnelle et familiale de l'auteur est abordée avec une discrétion toute catholique, malgré de nombreux passages sur l'éducation sexuelle. Chemin faisant, elle nous livre le portrait d'une femme de conviction, portée par une vision du féminisme humaniste et généreuse, qui s'est traduite par un engagement pour une société plus juste, où les femmes puissent vivre leur maternité tout en menant carrière. Si le grand public lira certainement ces mémoires avec intérêt et plaisir, étant donné le style simple et direct qui caractérise l'auteur, les historiens regretteront sans doute que l'éditeur n'y ait pas inclus une liste de ses publications, qui aurait mieux permis d'appréhender sa fécondité intellectuelle.

AUTEURS

REBECCA ROGERS